

« La Conscience de Staline », de Rambert Nicolas : un admirateur français du « messianisme » russe

Dans un curieux essai, l'auteur exalte la Russie d'aujourd'hui à travers les philosophes Vladimir Soloviev et Alexandre Kojève.

https://www.lemonde.fr/livres/article/2025/06/19/la-conscience-de-staline-de-rambert-nicolas-un-admirateur-francais-du-messianisme-russe_6614532_3260.html

On croirait ce livre traduit du russe. Non celui de Vladimir Soloviev (1853-1900), dont l'auteur est spécialiste, cette langue exaltée, inspirée, des philosophes religieux de l'Empire russe finissant. Le russe d'aujourd'hui. Celui des intellectuels qui, sous Poutine, contribuent, non sans exaltation à leur tour, à réhabiliter les « *grandes réalisations* » de l'URSS, au nom d'un idéal que, justement, Rambert Nicolas entend décrire dans *La Conscience de Staline*.

Rambert Nicolas est un jeune professeur de philosophie. Il a notamment enseigné au Collège universitaire français de Moscou. Son petit livre, qui paraît dans la prestigieuse « Bibliothèque des idées » de Gallimard, est le commentaire d'un texte qu'il vient de traduire dans la même collection : un inédit du philosophe français d'origine russe Alexandre Kojève (1902-1968), *Sophia I. Philosophie et phénoménologie* (544 pages, 28 euros, numérique 20 euros).

Il lui doit d'ailleurs son titre : « *la conscience de Staline* », c'est Kojève lui-même, tel qu'il se définissait. On connaît l'auteur d'*Introduction à la lecture de Hegel* (Gallimard, 1947) comme un penseur de la « *fin de l'histoire* », laquelle trouverait son accomplissement dans une société mondiale où « *rien ne change plus* ». *Sophia*, première étape d'un plus vaste projet, finalement interrompu, permet de prendre la mesure concrète de cette théorie : il la fait coïncider avec la politique de Staline.

Kojève a commencé à l'écrire en 1940. C'est l'année où, selon plusieurs enquêtes, [il est devenu « agent de valeur » pour le KGB](#). Deux ans plus tôt, la Grande Terreur organisée par Staline avait fait 750 000 morts. Un an auparavant, l'URSS avait signé avec l'Allemagne nazie un pacte qui en faisait l'alliée. Kojève, manifestement, assumait tout, en « *stalinien de stricte observance* » pour qui le philosophe était « *tenu de participer activement au travail (...) qui vise à réaliser la société communiste* », écrit-il dans *Sophia*. « *A terme* », résume son commentateur, l'humanité devait construire une solidarité universelle, « *mais il fallait l'atteindre par l'acier* », comprendre : « *la mise à mort des générations conservatrices précédentes* ».

Lire cet inédit aujourd'hui relève d'une archéologie évidemment utile. Vestige d'une époque où des esprits raffinés se mettaient au service de la violence stalinienne, il peut aider à mieux comprendre cet effondrement de la pensée qui a offert tant de compagnons de route aux totalitarismes. Mais tel n'est pas du tout le propos de Rambert Nicolas. Il veut, à l'inverse, faire passer ce stalinisme transcendantal de l'archéologie à la pensée vivante. Une pensée qu'il revendique, en l'opposant à un monde occidental qui, écrit-il, a commis une « *offense immense* » envers la Russie quand il s'est réjoui de la chute de l'URSS, dont selon lui l'échec serait en réalité celui « *de toute l'humanité* ».

Militantisme post-kojévien

Pour autant, *La Conscience de Staline* n'est pas qu'une redite de *Sophia* à destination des nostalgiques de l'URSS. La question, pour l'auteur, c'est Vladimir Soloviev et la philosophie religieuse russe prérévolutionnaire, dont il veut montrer qu'elle a exercé sur Kojève une influence décisive. Où l'on paraît revenir à l'archéologie des idées. Sauf que, très vite, la revendication, le militantisme post-kojévien si l'on veut, reprennent le dessus.

Cette influence se noue en effet autour de ce que Rambert Nicolas nomme une « *idée fixe* », qu'auraient notamment eue en commun ces philosophes religieux et les bolcheviques : le projet d'« *accomplir une humanité meilleure, unie, idéale, voire divino-humaine* ». Idée constitutive de l'identité spirituelle de la Russie et unique dans le concert des nations, elle expliquerait la lutte entre une Russie toute dévouée à une « *idée messianique de tâche à accomplir* » et un Occident qui s'abandonnerait à l'« *animalité* » de son goût du confort.

Or l'auteur fait sien cette lutte dans maints passages du livre, où il vitupère l'« *American dream* » et la « *lecture naturaliste* » d'une humanité qui « *ne se nourrit pas seulement de pain ou d'orgies* ». C'est sous l'égide de cette « *idée russe* », seule capable de nous arracher à ces terribles errements, qu'il nous invite à découvrir dans le *Sophia* de Kojève « *une nouvelle vigueur révolutionnaire* ». Staline contre l'« *American dream* », en somme. Et Poutine à sa suite, même s'il ne le nomme pas, puisque cette histoire, écrit-il en conclusion, « *est en train de s'écrire* », et que, constamment, il emploie le présent pour parler du « *messianisme* » russe.

L'Ukraine non plus, du reste, n'est pas nommée. Le réel est trop trivial pour Rambert Nicolas, qui préfère contempler des « *idées fixes* » plutôt que regarder en face les corps suppliciés dont il s'agit pourtant. C'est sans doute ce qui caractérise le mieux ce livre : il n'entretient aucun rapport avec la réalité qu'il paraît viser, comme si la philosophie de l'histoire pouvait se prémunir contre le tragique. Cela rend sa publication d'autant plus incongrue, vue de Paris, sinon de Moscou.